

MARIE PRA

LA BOÎTE À
RÉVOLUTIONS

Contes

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

| | |
|---------------------|-------------------|
| JOËLLE ACOULON | THÉOPHILE GRILLOT |
| BOISE ANTELME | VANDA GUFONI |
| SYLVIE BREL | CYRIL LAFON |
| ROSE-MARIE CARABASA | CHANTAL PERRIER |
| FLORENT DRECQ | DOMINIQUE PERRIER |
| THOMAS DRESLER | GENEVIÈVE PERRIER |
| MICHEL DUDRAGNE | CLAIRE RIFFARD |
| ADJE JACQUES GBAHA | |

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-649-5

Dépôt légal : avril 2021

« Le moyen d'avoir raison dans l'avenir est, à certaines heures, de savoir se résigner à être démodé. »

Renan.

La boîte à révolutions

L'affaire avait commencé au dix-huitième siècle, dans une église de Paris. On mariait ce jour-là deux familles de basse classe, celle de M. Pellat, porteur de chaises, et de Mlle Gautier, seize ans. Leur union fut un océan de banalités. Il en sortit plusieurs enfants, parmi lesquels le fils Pellat, garçon cocher, dont le caractère faible et sensible se prêtait à toutes les influences : il attrapa le vice de l'alcool pour faire plaisir à ses amis. Sa fille, Louise, se maria au moment de la Révolution française ; c'était alors la nouvelle mode des mariages d'amour : elle en fit un, et, fragile, choisit mal. Le mari, caractériel, lui légua trois garçons bougons. Le cadet, François, trépassa dans la Bérézina, ignorant que sa fille contracterait union avantageuse avec Lagare, heureux marchand de vin. Dès lors, la famille esqua une lente ascension sociale qui, à l'ère des usines anthropophages, ne pouvait pas mieux tomber. Lagare fit ses filles puritaines, et elles accouchèrent de bébés raides. On passa au calvinisme, il y eut un adultère dans la famille. Cette petite brèche généalogique nous mène chez les Lagare en 1873. L'héritière en corset éleva sa petite fille Marie-Denise avec institutrice et nourrice, tandis que son époux, homme d'affaires jamais visible, s'épanouissait entre deux voyages. Marie-Denise devint une personnalité revêche : elle attrapait les hommes d'un coup de dentier, et les laissait retomber de même. La nouvelle législation sur le divorce lui permit d'en changer trois fois. Thomas Dusentier, fruit d'une de ses portées, quitta en hâte sa mère et

sa patrie pour l'Angleterre, où il alla mêler son sang à celui de la famille Smith. Un seul de ses fils survécut à la Grande Guerre : il était de ces êtres tourmentés qui font semblant de vivre hors de tout souci, quitte à en semer pour les autres. Il concubina avec une dame misandre qui s'imaginait éprise de liberté et de luxe, lui laissa élégamment un petit garçon, et partit en Afrique, oublié de tous, faire des détournements de fonds. Le garçon, ivrogne, épousa une sentimentale, puis mourut aussitôt fait ; et c'est de cette union que naquit Sarah, neige des neiges, lilas des lilas, comme chantait un refrain de ces années — car jamais éloges ne furent plus justifiés.

Tout d'abord, Sarah ne voulait pas d'enfant. Elle aurait été incapable d'aller bien loin dans son arbre généalogique, mais une chaîne à demi-rompue lui soufflait de ne pas se risquer plus loin, comme si la prochaine vie, et la sienne peut-être, pouvaient... Depuis l'enfance, elle se contentait de dire « non » avec le peu de langage dont elle disposait pour dire ce dégoût, cette haine, cette peur de la répétition. On se moquait de son refus, en prenant pour de la candeur ce qui murmurait dans le sang des morts.

Ensuite, Sarah voulait entreprendre de révolutionner le monde. Oh, pas comme ces révolutionnaires qui déclinaient leur programme sur des affiches, avec des mots impeccables et bornés, mots-pelures et bagages morts pour avoir trop servi sous les drapeaux. Elle ne trouvait rien de bien neuf aux traditions révolutionnaires. Ça ne traduisait pas ce malheur qui marchait en long et en large dans sa tête. Il y avait des injustices qu'elle ne comptait que sur ses propres listes. Elle devinait les soubresauts du monde avant que ceux-ci percent l'écorce terrestre. Elle trouvait le dictionnaire vide. On se moquait d'elle, car elle allait sur ses quinze ans, âge où l'âge même est handicapant.

Ne connaissant rien des règles juridiques, la fillette se contenta de taper un papier intitulé : « Club révolutionnaire. » Conditions de création et noms des adhérents au recto, projets pour l'année en cours au verso.

Ce balbutiement la réjouit ; comme si une surface dure, en elle, s'était détachée et avait glissé, tranchant bloc de pierre, dans l'oubli.

Un club exigeait de l'argent : en attendant les dons, elle mit sa propre monnaie dans une belle boîte à motifs chinois. Voilà qui ne manquait pas d'allure. Faute de réalisation concrète, il y avait au moins de la matière.

Au collège, elle en parla à sa meilleure amie, qui n'avait que des garçons dans la tête – il fallut ramer pour les déloger – et prit conscience d'un problème grave : ce n'était pas tout que de fixer l'attention des gens, encore fallait-il les amener à changer de regard. Et soudain, les mots, et les sentiments, et les belles résolutions même, tout prit une opacité effrayante. Sa petite camarade crut qu'elle voulait faire la charité aux sans-abri : elle jeta quelques pièces dans la boîte chinoise, sympathisa de loin et ne comprit pas.

L'année suivante, Sarah en parla à son petit ami. C'était un jeune garçon qui trouvait toute révolution bonne à faire, un petit coup d'aspirateur sur les poussières de la veille, disait-il. « Tu es anarchiste ? » demanda-t-il à Sarah. Elle haussa les épaules. Elle voulut lui expliquer qu'il ne fallait pas balayer le passé, que notre société mourait de ne pas s'écouter, de ne pas aimer ses ancêtres et ses personnes âgées... et que... Le jeune homme l'approuvait toujours, en inclinant son bonnet. Il signa par bonté, fit tinter quelques pièces et ne comprit pas.

L'année suivante, Sarah s'adressa au monde entier. Elle avait pris son affaire bien en main. Son ordinateur, ses réseaux multimédias, son imprimante ne désarmaient pas. Elle écrivait des textes sur le malheur de ceux qui n'ont pas de cadres auxquels s'accrocher, cette femme estropiée qui passera son temps à laver le linge sale des autres, et à peine parle-t-elle le français, et combien elle se moque de toutes ces associations que l'on crée avec des phrases retentissantes, elle qui n'a pas même le temps d'être aidée ; le malheur d'un vieillard – pauvre matière fécale ;

le malheur de naître parfois ; tous les malheurs humbles et qui se vendent mal. Sarah recevait des témoignages de sympathie, mais beaucoup de gens ne voyaient pas où elle voulait en venir, avec sa rage dispersée, non coordonnée, sans plan en trois parties.

Les années passaient et le monde semblait dormir, s'éveillant de temps à autre pour estropier, glouton, quelques vies humaines.

Un jour, Sarah, très découragée, voulut rendre au néant son projet, qui n'avait, au fond, jamais cessé d'y être. Ce renoncement lui vint dans un café. D'une main, elle tenait son dernier texte, de l'autre, la petite boîte chinoise emplies des derniers billets – qu'elle s'était offerts elle-même ! Elle regarda son article avec un tel abandon que les lettres se dévêtirent peu à peu, de leur sonorité, de leur couleur, de leur résonance intérieure. Il lui semblait n'avoir plus sous les yeux qu'un alphabet parmi d'autres ; un point sur une barre, une boucle sur une courbe – et après ? Plus de collier pour relier ces lettres entre elles. La réalité est si vaste – et tu prétends modifier les regards avec ces fossiles de sens, et tes petits mots militants, habillés, fadement plaqués là ?

Comme elle remontait la rue, elle passa devant un bouquiniste auquel elle n'avait jamais trop fait attention. Elle alla traîner nonchalamment entre ses rayons, ouvrit quelques livres emplis d'odeurs suaves, s'engloutit dans une préface, entre deux décasyllabes, dans une élégante syntaxe. Prise au charme de l'endroit, elle ne voulut pas en sortir les mains vides. Elle paya les livres de sa poche – mais ce n'était pas encore assez ; alors elle pilla la petite boîte chinoise, la pilla avec bonheur, avec un soulagement simple, enfantin – et il en fut toujours ainsi. Elle grandit, vécut assez heureuse et eut de nombreux livres.

Cher patriarche

Il était une fois un jeune journaliste qui, cueilli comme un bouton d'or à la sortie des grandes écoles, venait d'être embauché par une revue célèbre. Ne regardant pas à l'étiquette, il avait pris ce qu'on lui offrait, persuadé qu'il saurait frayer sa pensée dans le sillage étroit de la presse.

Il commença par rédiger des articles de seconde zone, comme on apprend à lacer ses souliers. Un collègue, assis en face de lui, avait droit à deux pages pleines ; il y parlait de progrès, de « sens de l'histoire », de la société « qui avance et qui monte », puis regardait le jeune journaliste avec étonnement quand ce dernier lui demandait : *et qui doit servir d'escalier ?* L'autre répondit simplement que ses textes épousaient les mouvements les plus avancés de la société. À quoi notre jeune journaliste objecta : « Avancés jusqu'à quelle époque ? » Nouveau silence. Alors notre jeune homme haussa les épaules et conclut : « Vous savez, la mode se démode vite. » Son collègue, qui était aussi bonhomme dans la vie que prétentieux dans ses articles, lui tapota alors la tête avec une liasse de feuilles roulées en bâton, et sonna le glas de la conversation : « Eh oui, les journaux, c'est de la glaise ; mais on s'y fait. »

Notre jeune apprenti se sentit tout malheureux lors de la première réunion hebdomadaire. Il fallait décider du contenu de la prochaine publication. Tout le monde se mit à parler à la fois : « Faut-il donner un point de vue différent de celui du *Républicain* ? Qu'a écrit *L'Envergure* à ce sujet ? Comment *Rebellion* abordera-t-il le problème ? »

Et l'on comparait, on misait sur la pensée de la semaine, celle qui, chic à mettre en couverture, donnerait de gentilles secousses. Enfin, on copia *Rebellion* qui avait copié *Le Républicain*, qui pillait de plus en plus *L'Envergure*, qui avait lui-même élaboré sa pensée au contact des sondages d'opinion, des appartements bourgeois et des courants d'air. Le jeune journaliste sortit de la réunion comme on sort d'une chambre de malade hantée par la grippe. Il se jura de préserver son indépendance, et de calfeutrer ses idées en attendant.

Il attendit. Les mois passèrent, il fut un tâcheron glorieux et gagna l'estime de ses collègues. Sa tête inoffensive et ronde, mais jetant de temps à autre de curieuses saillies, suscita la curiosité comme une boîte à mystère. On lui permit de s'atteler à des sujets estampillés « brûlants, actuels et décapants » (c'était la quasi-devise du journal). Il était si heureux qu'il explosa sur le papier, livrant avec toute la pureté de son âme ses indignations et ses objections. Quand il rendit sa copie, il ne douta pas une seconde qu'on le féliciterait d'être un bon remède.

Le surlendemain, il fut appelé dans le bureau du directeur. Plusieurs personnes y siégeaient aussi, et le regardaient avec d'infinitésimaux tics nerveux. Très sensible aux ondes négatives, il lui sembla pénétrer dans une chambre percée par tous les vents. Le directeur le fit asseoir cordialement et prit la parole :

« Monsieur, je crains qu'il n'y ait un malentendu entre vous et nous. Vous n'êtes pas du tout dans notre ligne éditoriale.

— Peut-être, et je m'en excuse humblement, mais n'est-ce pas mieux ainsi ? Le but de la presse est d'informer les lecteurs de la vérité et de les faire réfléchir. C'est ce que je fais en vous contredisant.

— Je vous remercie, jeune homme, reprit le directeur en retenant un sourire, mais pour cela je vous proposerais de choisir un autre sujet.

— Qu'est-ce qu'il a mon sujet ?

— Il a que vous faites preuve d'une incroyable dureté envers les homosexuels.

— C'est étonnant, je suis homosexuel », osa le jeune journaliste en rougissant un peu.

Le directeur resta deux secondes stupéfait, puis reprit cliniquement :

« D'où les cas assez fréquents d'homophobie chez les homosexuels eux-mêmes. Vous dites dans votre article qu'il n'y a aucune légitimité pour un couple gay ou lesbien à avoir un enfant, que c'est de la pure manipulation. Vous rendez-vous compte ?

— De quoi ?

— Vous êtes jeune. Vous parlez de choses mais vous n'en savez rien. Vous verrez plus tard, quand vous aurez envie d'avoir des enfants.

— Je ne crois pas que j'en aurai envie, je suis orphelin.

— ... ?

— Je veux dire que je sais de quoi je parle. J'ai envie de vomir quand j'apprends qu'un enfant n'aura pas de père ou de mère. C'est ça l'injustice. Et être humain c'est avoir une capacité de rejet. Malheureux ceux qui ont la vie facile et qui vomissent au compte-gouttes, comme des éponges ! »

Les collègues présents réagirent vivement à ces propos, d'abord par un silence brouillon – puis en hasar-dant des phrases contraintes, gênées comme des demoiselles mises à nu. Le jeune homme n'écoutait plus grand-chose aux mêlées de mots qui s'embrouillaient dans la pièce. Il épiait une quinquagénaire élégante qui, seule, se tenait silencieuse, le bras serti de bracelets, en le couvant d'un sourire tendre.

Enfin on l'emmena dans une pièce à part. On lui fit boire une tisane, qui le rasséra ; on lui glissa un léger somnifère sur la langue, et, tandis qu'il divaguait délicieusement, on le fit asseoir, tout en ligotant avec civilité ses bras et ses jambes ; on lui murmura des mots d'encouragement ; puis, tout fit silence.